



Entretien avec Alexandre Gefen

Monique Landais

Universidad Nacional Autónoma de México, Mexique

moniquelandais@filos.unam.mx

<https://orcid.org/0009-0005-1006-7238>

Alberto Alejandro Muñoz Márquez

Universidad Nacional Autónoma de México, Mexique

albertomunizm@filos.unam.mx

<https://orcid.org/0000-0001-7532-6679>

C'est au cours du Colloque consacré aux Cent ans de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université Nationale Autonome du Mexique (UNAM) qu'a été présenté cet entretien avec Alexandre Gefen, réalisé par Monique Landais et Alejandro Muñoz, le 7 novembre 2024.

Alexandre Gefen¹ est agrégé de lettres modernes et Docteur de l'université Paris 4-Sorbonne, Maître de Conférences, il est actuellement Directeur Adjoint Scientifique au CNRS Sciences Humaines et Sociales. Il est l'auteur d'environ 150 articles ou chapitres et d'une trentaine d'articles collectifs, de numéros de revue et d'essais portant notamment sur la culture, la littérature contemporaine, la théorie littéraire et la philosophie esthétique. Il est fondateur du site internet Fabula.org et l'un des pionniers des Humanités Numériques en France. Il est également expert auprès de diverses instances nationales et internationales et membre des comités de lecture de la *Revue critique de fiction française* contemporaine, et de la *Nouvelle Revue d'Esthétique*. Il s'intéresse notamment aux fonctions et au pouvoir (individuel, social, politique) de la littérature, en particulier autour de la notion de fiction.

- Bonjour Alexandre Gefen.

¹ <https://cv.hal.science/alexandre-gefen>

- Bonjour à vous.
- Au nom de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'UNAM, de Monique Landais et de moi-même, Alejandro Muñiz, je vous remercie pour l'intérêt que vous portez à cet entretien qui s'inscrit dans le cadre du Centenaire de la Faculté de Philosophie et Lettres de notre université.
- Je me réjouis d'être parmi vous pour cette occasion extraordinaire.
- Merci. Alors, vous êtes critique littéraire, directeur de recherches au CNRS, vous êtes spécialiste de théorie littéraire appliquée particulièrement à la littérature française contemporaine et vous avez publié en 2017 aux éditions Corti *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Et en 2020 vous avez publié chez le même éditeur *L'Idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*. Dans *Réparer le monde*, vous parlez de la fonction thérapeutique de la littérature qui nous a tout particulièrement intéressés et que nous avons étudiée à plusieurs reprises dans nos cours. À ce sujet, comment est-ce que vous envisagez le décentrement du Je vers autrui qui demeure toujours dans la sphère de l'altérité ?
- Alors, je crois qu'il y a des littératures contemporaines qui sont très centrées sur le Je, sur l'ego, sur l'expérience personnelle, qui sont situées dans l'histoire individuelle. Ce sont des écritures qui peuvent avoir une puissance d'intervention autobiographique, d'introspection tout à fait exceptionnelle dans une vieille lignée qui est celle de l'analyse de soi, de l'enquête sur soi qu'on peut remonter quasiment à Jean-Jacques Rousseau. À côté de cela, ce Je n'est pas souvent pur, ce Je est souvent mêlé d'une introspection, d'un intérêt pour l'altérité. Et cette question de l'altérité, elle se mêle, elle se croise, elle interpénètre la constitution de l'identité personnelle. Il y a un très beau livre de Paul Ricoeur qui s'appelle *Soi-même comme un autre* et je suis frappé par le fait que beaucoup d'écrivains se servent du Je pour rencontrer autrui, mêlent leur histoire personnelle à leur histoire d'autrui, éclairent la vie d'autrui avec leur propre vie de la même manière qu'ils éclairent la vie d'autrui avec leur propre vie. Pour d'autres écrivains, c'est non seulement la vie d'autrui qui est éclairée à travers le Je mais c'est toute l'identité collective d'une génération d'un pays, c'est par exemple le cas

pour Annie Ernaux qui fait ce qu'elle appelle de l'autobiographie collective, une sorte de sociologie ou d'ethnographie de toute une génération et sa personne n'est que le support d'une réflexion plus générale. Donc, vous voyez, le Je n'est pas seulement le support narcissique par lequel l'individu va se connaître et revenir à lui-même en faisant une sorte de trésor de son expérience et en affirmant sa différence mais le Je est aussi l'endroit où on reconnaît ce qui peut être partagé avec autrui, ce qui peut être commun.

- Oui, oui, oui. Alors on pourrait dire qu'on assiste à une espèce de diversification de l'identité narrative, ce concept de Paul Ricoeur ?
- Oui parce que cette identité narrative dans le modèle de Paul Ricoeur, elle est pensée comme cette manière que le sujet a de se construire dans son histoire comme un sujet moral, un sujet responsable, un sujet qui a une cohérence dans le temps et ce Je pour Ricoeur, c'est un Je de la construction philosophique d'un individu qui va définir ses propres devoirs, ses propres contraintes par rapport à lui-même, qui va donc en être responsable. Dans la littérature, le Je est une plateforme avec laquelle on va pouvoir comprendre le monde. On va se faire un individu sensible, un individu empathique, un individu capable de se démultiplier. Les identités sont beaucoup moins figées que sans doute dans les générations précédentes. L'identité des individus d'aujourd'hui, c'est celles de quelqu'un qui se cherche, qui se transforme, qui se change et qui se sert du récit pour se transformer. Je pense, par exemple, à ces écrivains qui vont affirmer le changement de leur condition sociale, le changement de leurs désirs, même le changement de leur identité sexuelle ou en tout cas de leur orientation sexuelle à travers le récit. Le récit est un instrument par lequel je peux devenir non seulement moi-même mais je peux devenir aussi quelqu'un d'autre.
- Déjà, dans votre essai de 2020 *L'idée de littérature*, vous abordez l'idée d'une extension multiple de la littérature contemporaine. Quels sont selon vous les critères qui permettent de redéfinir le canon littéraire enseigné à l'université jusqu'à nos jours ?

- Alors, le canon littéraire, il est depuis le XVII^e siècle, depuis qu'il y a un espace public de discussion, objet de débat. Simplement à l'époque classique, et encore au XIX^e siècle, vous aviez des Académies, des instances de reconnaissance claires et identifiées. Aujourd'hui, les instances qui définissent le canon, elles sont assez nombreuses et parfois elles ne sont pas compatibles entre le canon du Prix Goncourt, le canon des meilleures ventes par le lecteur, le canon des modes médiatiques, le canon des écrivains qui ont étudié à l'université, ce canon n'est pas le même. Donc le canon est vraiment l'objet de débat, de contestation, il n'est plus du tout fermé sur la simple littérature française mais aussi il inclut la littérature francophone et d'une façon à un niveau plus important encore la littérature que les gens achètent, que les gens lisent en librairie est une littérature qui est largement mondialisée. Donc on a un canon mondial qui se superpose à un canon de langue française, de langue nationale. Donc le canon est l'objet de débat, de redéfinition, de discussion, et il est beaucoup plus ouvert et beaucoup plus mobile je pense que ce qu'il a été, ce qui fait que parfois on hésite, on a du mal, on cherche, le lecteur cherche des ouvrages de référence. La production est tellement importante que la définition du canon est difficile à cause de cette surproduction ; une rentrée littéraire c'est plusieurs centaines de romans au mois de septembre qui arrivent dans les librairies en France. Comment fait-on pour définir le canon, par exemple, de ce qui va être la littérature au XXI^e siècle ? Qui sont les plus grands écrivains ? Est-ce qu'il va falloir que je regarde ceux qui ont le prix de l'Académie française, ceux qui ont été publiés en poche, ceux dont on a le plus parlé sur les sites internet des lecteurs ? Tout ça est l'objet de discussion et d'une discussion qui est très complexe et intéressante.
- Et aujourd'hui, comme vous l'avez dit dans votre essai de 2020, on voit la parution de certains concepts empruntés à l'anthropologie qui peuvent s'appliquer à la littérature, par exemple, le concept de justesse.
- Oui, c'est un concept qui m'intéresse beaucoup. J'ai le sentiment que la littérature contemporaine, elle est appelée à aider l'individu, à accompagner la société. Elle traite des tas de sujets qui préoccupent les gens, la question des rapports homme-femme à l'heure de Me Too, la

question écologique, la question des populismes politiques, et dans la mesure où elle est obligée, en fait, de traiter des objets de société, cette littérature n'est plus une littérature intransitive pour la beauté de l'art, mais elle va vraiment répondre à des demandes des lecteurs, elle va vraiment se situer dans un dialogue avec l'actualité et avec les savoirs des Sciences humaines et sociales. Et dans la mesure donc où elle partage ces objets avec les Sciences humaines et sociales, la question sociologique, la question ethnographique, la question historique, et bien, elle va travailler avec les Sciences humaines et sociales et vous allez avoir des textes qui vont être quelque part entre l'ethnologie et la littérature. Par exemple, il y a un texte qui s'appelle *Anthropologie* d'Éric Chauvier qui est un texte d'un anthropologue mais dans une collection littéraire : Où est-ce que je le classe ? Des Historiens comme Philippe Artières ont publié des enquêtes historiques mais subjectives et un peu littéraires dans des collections littéraires. Donc la question n'est plus celle d'une opposition entre la littérature qui serait de l'ordre de l'imagination et les savoirs des Sciences humaines et sociales qui auraient leur propre vocabulaire mais celle des échanges. Et, de ce point de vue-là, l'objectif de la littérature, c'est pas seulement faire du beau, faire du drôle, du réflexif, du ludique, du complexe, mais c'est aussi de décrire précisément le monde, de l'écrire avec justesse ou, pour employer un terme que j'aime beaucoup, qui vient de l'anthropologie, de produire des descriptions denses, c'est-à-dire des descriptions complètes, précises, informatives, et quand on a une description du monde tel qu'il est vraiment, on a déjà beaucoup d'informations. Donc la littérature, elle apporte des informations un peu différemment des Sciences humaines et sociales mais elle les apporte peut-être à travers les émotions, la subjectivité, la mise en scène de conflits de personnages, mais elle est riche en raies, informations ; ces informations, elles doivent être justes, elles doivent être vraies parce que la littérature, elle n'est plus considérée comme un simple jeu avec le langage, mais elle a véritablement une fonction dans notre société.

- Et, en plus, cette idée de justesse est reliée complètement à l'idée de justice, n'est-ce pas ? Et donc à l'idée de densité aussi comme vous

venez de le dire. Est-ce que cela constitue, selon vous, ou cela pourrait constituer une nouvelle esthétique ?

- Pour moi, oui, pour moi, c'est une nouvelle esthétique mais pas une esthétique au sens du Beau pour le Beau, de l'Art pour l'Art, c'est le culte de la Beauté, et précisément, cette littérature-là elle ne cultive pas la Beauté pour elle-même. Ce n'est pas le Nouveau roman qui va cultiver le plaisir du style, et qui va expliquer qu'il faut écrire sur rien, comme le dit Robbe-Grillet, que la plume se suffit à elle-même, qu'une belle plume peut prendre n'importe quel objet, décrire un plafond comme chez Robbe-Grillet. Non, je crois que cette littérature contemporaine, son esthétique, c'est justement des formes d'engagement dans des débats sociétaux, des débats culturels et, de ce point de vue-là, elle est peut-être après l'esthétique, elle est peut-être post-esthétique. C'est une formule qu'a proposée le très grand critique Jean-Marie Schaeffer, après l'esthétique, et je crois que ça paraît tout à fait pertinent pour décrire cette manière que la littérature a d'habiter nos débats sociaux, nos débats avec nous-mêmes. Je crois de ce point de vue-là qu'elle est plutôt dans quelque chose d'artistique qu'esthétique, si vous voulez absolument employer un terme.
- D'après votre expérience d'enseignant, quelles sont les attentes des étudiants pour actualiser ce canon littéraire en matière de thématique, de forme et de politique ?
- Je crois que les étudiants d'aujourd'hui, ils ont un sens politique très aigu, des questions comme celles du postcolonialisme, du capitalisme, les questions des dominations, des oppressions culturelles, et bien, ils en ont une très forte conscience. De ce point de vue-là, ils sont toujours très intéressés par des littératures qui ouvrent les yeux, qui dévoilent les débats les plus intenses de l'espace contemporain. Loin d'avoir peur de choisir des sujets difficiles du point de vue des débats de société, de l'intensité des débats de société, moi, je vois beaucoup d'étudiants qui prennent des œuvres qui traitent par exemple de la question queer, la question du réchauffement climatique ou la question du reste du colonialisme, ou des questions des violences sexuelles, par exemple. Et bien, moi, je trouve que les étudiants ont un

sens politique tout à fait formidable et il est très heureux de ce point de vue-là, ils redonnent vie à une littérature qui n'est pas seulement un objet comme ça patrimonial qu'on va étudier à distance de manière neutre et détachée. Au contraire, c'est une manière de faire vivre la littérature que de montrer qu'on peut prendre des sujets qui ont un trait très puissant d'interpellation de nos sociétés, de critiques parfois virulentes, radicales, de nos manières de parler, de nos manières de sentir, de nos manières de représenter les hommes et le monde.

- D'où l'idée de la transitivity.
- D'où l'idée de la transitivity. C'est ce que je défends en rentrant dans une librairie où je ne vois pratiquement plus que des livres transitifs.
- Vous manifestez constamment votre polyvalence et votre actualité en ce qui concerne le domaine de la recherche et vous avez été également l'un des pionniers des humanités numériques en France. Si vous deviez nous suggérer quelques axes de recherche, quels seraient-ils ?
- Il se trouve que je suis d'une génération qui a coïncidé avec le développement du numérique, en fait. J'ai découvert dans ma jeunesse internet et je me suis rendu compte de l'importance potentielle pour les études littéraires de cultures nées sur le web, des cultures de partage, d'échange et j'ai créé un site que vous connaissez sans doute qui s'appelle fabula.org. Par ailleurs, je suis aussi d'une génération qui a vu des corpus de textes, des quantités de textes numérisés qu'on pouvait essayer de traiter avec des outils lexicographiques et je crois que de ce point de vue-là on ne pouvait pas rester sans essayer aussi de penser à ce monde du numérique et d'agir, d'utiliser cet outil-là. Alors, bien sûr, ça ne m'empêche pas d'avoir d'autres types de méthode. Je me suis intéressé à la critique fine, stylistique, narratologique tout à fait traditionnelle autant qu'aux humanités numériques. Et moi, je plaide beaucoup pour un éclectisme et pour le fait qu'on puisse avoir des approches de texte qui puissent être assez différentes, certaines très quantitatives, d'autres plus qualitatives, d'autres fondées sur l'érudition et la philologie, d'autres fondées sur l'analyse de grands blocs et des lectures très théoriques. Donc je crois qu'on a la chance de voir

cohabiter des écoles critiques, des courants critiques extrêmement différents et je ne crois pas que, comme à l'époque du structuralisme, on doive avoir une seule méthode critique. Je crois qu'on peut tout à fait avoir des travaux très intéressants et très différents. Le fait littéraire, c'est un fait social total, c'est quelque chose qui implique l'être humain, la société dans de très nombreux aspects, qui peut donc être expliqué aussi bien par la psychologie, que par la sociologie, que par l'anthropologie, qui peut donc aussi être quantifié. Donc il n'y a aucune raison de privilégier une seule approche et les approches internes, c'est-à-dire les approches centrées sur le texte et l'auteur, ne sont pas les seules manières de lire le texte.

- Et quel serait le rôle de la littérature par exemple face à ces outils numériques tels que *ChatGPT* ?
- Alors je ne sais pas si l'on peut parler de rôle de la littérature. Le numérique a toujours été un outil d'expérimentation pour ceux qui ont voulu fabriquer des machines, fabriquer des textes, fabriquer des machines à comprendre les textes, donc la littérature est un défi. Être capable de créer un vrai texte littéraire, c'est un défi que les gens se donnent en employant *ChatGPT*. Donc je crois que de ce point de vue-là, la littérature c'est une sorte d'incarnation suprême de l'humanité de l'homme, de sa créativité, et imaginer des machines qui puissent être capables d'approcher, de comprendre, d'analyser, de reproduire, d'augmenter cette créativité, et bien c'est un défi extraordinaire que se posent les gens qui utilisent l'intelligence artificielle.
- Merci beaucoup, Alexandre Gefen, pour cette enrichissante participation. Alors je rappelle le titre de votre essai *L'idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention* paru en 2020 chez Corti. Merci beaucoup.



© *Synergies Mexique*, n° 15, Année 2025.

Revue du GERFLINT

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42702526h>

Bibliothèque nationale de France - Novembre 2025 -

Éléments sous droits d'auteur.

<https://gerflint.fr/>

<https://gerflint.fr/synergies-mexique>

